

LES DIFFICULTES DE LA RIZICULTURE MODERNE
DANS L'OUEST MALGACHE.

(Emmanuel Fauroux, UMR 9937 CNRS/ORSTOM, REGARDS)

(1). Une riziculture irriguée traditionnelle marginale malgré son ancienneté et sa diversité.

(1.1). Une activité très ancienne et très diversifiée.

(1.2). Une activité marginale par rapport aux systèmes de production dominants, mais permanente et appréciée.

(1.3). Une activité aux progrès constants liés aux éléments les plus dynamiques des systèmes de production paysans.

(2). De nouvelles règles du jeu pour une riziculture moderne .

(2.1). Une riziculture de grands projets.

(2.2). Une riziculture de migrants.

(2.3). Une riziculture dont le contrôle échappe au paysannat.

(3). Une riziculture moderne qui n'est pas parvenue à s'imposer.

(3.1). Les difficultés récurrentes de la riziculture moderne

(3.2). La dynamique d'échec liée au système SODEMO.

(3.3). Le faux coup de grâce porté par le cyclone Cynthia.

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 42 832 ex 1

Cote : B

ORSTOM Documentation



010000274

22 NOV. 1995

L'Ouest malgache, le Menabe, autochtones Sakalava (élevage extensif), migrants riziculteurs attirés massivement au cours de l'époque coloniale: cultures commerciales de décrue (pois du Cap) et riziculture irriguée.

(1). Une riziculture irriguée traditionnelle marginale malgré son anicenneté et sa diversité.

(1.1). Une activité très ancienne et diversifiée.

Depuis les temps pré-coloniaux jusqu'à aujourd'hui, au moins trois types de techniques courantes dans le Menabe:

. Une très ancienne *riziculture de décrue Vazimba* dont les origines se perdent dans la nuit des temps. Vazimba = groupe original qui a occupé l'ouest avant les temps historiques. Système de production très particulier lié à l'eau douce (rivières permanentes, lacs et marécages): pêche, cultures de décrue - dont la riziculture-, bananes. A continué jusqu'à l'époque actuelle dans petit nombre de micro-régions où l'eau abonde: le Betsiriry, la vallée de la Tsiribihina, la Manambolo, les lacs du nord de la Manambolo. Particularité: plutôt culture de saison sèche, préparation du sol très simplifiée, repiquages successifs pour suivre l'humidité. Rendements bons dans l'ensemble, de l'ordre de deux tonnes à l'hectare, avec peu d'inputs. Mais les zones réellement propices sont très limitées.

. Une très ancienne *riziculture irriguée* pratiquée principalement par un groupe dont la spécialisation rizicole remonte dans la nuit des temps: les *Tanandro* (les proto-betsileo). Attestée depuis 1717, mais sûrement plus ancienne. Techniques qui ont sans doute toujours été très proches de celles de la riziculture irriguée actuelle: petits canaux, piétinage par les boeufs, repiquage, deux saisons. Rendements très divers. Ordre de grandeur: 1 tonne à 1,5 tonne/ hectare.

. Une *riziculture pluviale* peu connue, très archaïque, probablement ancienne, pratiquée aujourd'hui encore dans le Bemaraha par des sous-groupes vazimba. Riziculture irriguée de façon très rustique: petits canaux de dérivation provisoires; on mouille la parcelle, parfois par simple ruissellement; piétinage avec les herbes; la parcelle est encore mouillée, puis on sème. Technique liée aux boeufs: pas de repiquage, pas de diguette. Rendements généralement médiocres (moins de une tonne à l'hectare), mais mobilise peu de force de travail.

1.2). Une riziculture longtemps marginale par rapport aux systèmes de production localement dominants.

Dans le Menabe, jusqu'au milieu du XXe siècle, aspect très dominant, chez les Sakalava autochtones, de l'élevage extensif des bovins, avec, pour complément, une agriculture itinérante précaire sur brûlis forestiers (maïs) et, plus tard, des cultures commerciales de décrue sur les berges des principaux cours d'eau (pois du Cap, maïs, haricots). Rôle considérable de la forêt comme ressource d'appoint dans laquelle on puise quand défaillance de l'agriculture.

Mais aussi, multiples traces d'une riziculture sakalava ancienne, caractérisée par la précarités des aménagements: minuscules barrages, prises d'eau et tracé des canaux remis en question à chaque saison des pluies. Tendance à placer les prises sur petits lacs ou mares, plutôt que sur les cours d'eau eux-même rarement pérennes et trop fantasques.

1.3). Une riziculture paysanne en progrès lents mais constants.

Premières exportations connues datent de 1717. Croissance de la production pendant tout le XIXe siècle, avec l'implantation de petits terroirs rizicoles autour des postes militaires merina. Progression continue, dans la 2de moitié du XIXe siècle, grâce à afflux discret de riziculteurs betsileo .

Débuts de l'époque coloniale marquée par plusieurs booms agricoles (pois du Cap au début des années vingt, maïs dans les années trente) qui attirent forts courants d'immigration de groupes qui sont riziculteurs de tradition (korao, betsileo); développement d'une riziculture irriguée pour leur auto-subsistance et pour troc contre boeufs sakalava.

Années quarante, premier boom du riz. Les terroirs irrigués se multiplient autour des villages. Nouveau boom au début des années quatre-vingt quand hausse significative du prix payé pour le riz au producteur. Les surfaces rizicoles ont au moins doublé en une dizaine d'années entre 1975 et 1985 dans tous les terroirs villageois qui le permettaient à peu près uniquement sur initiatives paysannes avec travaux d'hydraulique agricole très modestes. Transformation de la consommation alimentaire des Sakalava qui s'habituent à manger du riz aux dépens du maïs et du manioc traditionnels.

En fait, à l'origine de la riziculture villageoise sakalava, spéculation des propriétaires des plus gros troupeaux qui cherchent à transformer une richesse en boeufs très vulnérable (période d'extrême insécurité au début des années quatre-vingt) en rizières attribuées à "clients" et métayers.

La riziculture paysanne dans le Menabe possède quelques points forts qui expliquent sa vitalité en l'absence de tout appui sérieux émanant des pouvoirs publics: activité spontanée, bien adaptée aux contraintes naturelles, assure à peu près l'auto-subsistance des groupes qui la pratiquent. Permet, quand cela est souhaité, de dégager un surplus (échanges locaux avec les producteurs de maïs, troc riz contre boeufs). La riziculture paysanne est sans doute actuellement le seul moyen "honnête" d'augmenter son troupeau de boeufs de façon significative.

Points faibles de la riziculture traditionnelle: elle ne concerne qu'une partie de la population sakalava autochtone, elle reste peu productive; la plupart du temps, les augmentations de productivité passent par la construction d'infrastructures qui dépassent largement le potentiel local. L'appel à des interventions extérieures pour établir ces nouvelles infrastructures implique le passage au système moderne qui implique de lourds inconvénients.

(2). De nouvelles règles du jeu pour une riziculture "moderne"

(2.1). Une riziculture de grands projets.

Au début de la colonisation, le Menabe vu comme un Eldorado: projets publics particulièrement optimistes, riz intensif dans la vallée de la Morondava, tabac dans la Tsiribihina. D'où succession d'aménagements dont l'importance est allée en croissant au cours du XXe siècle: canal Hellot (1906), canal Dabara (années trente), projet SODEMO (début des années soixante-dix) visant à irriguer dix mille hectares de rizières. Financement public, initiatives publiques. Lourdes mesures d'accompagnement (vulgarisation agricole, organisation du paysannat des années soixante: CAR, CRAM...). Toutes les initiatives viennent du *Fanjakana* (l'Administration, contenu négatif de la notion).

(2.2). Une économie paysanne souvent mise en difficulté par l'intrusion massive de grands aménagements.

Les villages anciens pris dans les zones aménagées: stratégies de survie au coup par coup (une partie s'en va au loin pour continuer à faire vivre les troupeaux, une autre reste sur place pour concrétiser les possibilités de rente foncière). Fortes arrivées de migrants en plusieurs vagues. Très anciennes (Betsileo venus à la fin du XIXe siècle), depuis les booms agricoles de l'époque coloniale (Korao, Tandroy, Mahafale), ou très récentes (migrations de survie après les grandes disettes de l'extrême-sud au début des années quatre-vingt-dix). Migrants riziculteurs: logique et comportements différents / autochtones sakalava éleveurs. Enracinement local médiocre qui explique en partie leur faible résistance aux spoliations foncières dont ils vont être l'objet.

Situation qui a contribué à créer une crise de l'élevage dans la zone aménagée. Double mouvement:

- . reflux des troupeaux sakalava dont les anciens pâturages sont désormais consacrés à la riziculture;
- . les boeufs des migrants, moins nombreux et gardés à proximité des villages, sont la cible des voleurs de boeufs informés par ceux qui ont à se plaindre de l'immixtion massive de migrants.

La nouvelle rareté des boeufs a longtemps constitué un frein à l'expansion de la riziculture (les boeufs étaient considérés comme absolument nécessaires pour le piétinage). Récemment, développement de l'utilisation de la herse attelée.

(2.3). Une riziculture moderne dont le contrôle échappe largement au paysannat.

Morondava, structure de pouvoir local très particulière.

- Les "*Timangaro*": originaires de Bosy, unis entre eux par de forts liens de solidarité, construction au cours des quarante dernières années d'un remarquable réseau de clientèle dont le

sommet est proche du pouvoir central, la base ramifiée dans milieux urbains modestes et dans le paysannat régional. Structure de décision au niveau de la bourgeoisie urbaine de Morondava. Début des années soixante, imminence du projet SODEMO stratégie timangaro:

- . accaparer les terres les mieux placées par rapport au projet,
- . stratégie pour contrôler les associations d'usagers de l'eau,
- . renforcement des réseaux de clientèle parmi les petits agriculteurs bénéficiaires du projet.

- Les *karana*, origine indienne, islamisés, monopole du collectage de produits locaux, prêts usuraires à partir desquels ont pu constituer un noyau de propriétés foncières (rizières surtout) à la périphérie de Morondava. Contrôlent la population paysanne à travers métayage et crédit usuraire.

- Les "*néo-ruraux*", petits fonctionnaires, petits commerçants de Morondava qui achètent ou louent des terres pour de petites spéculations agricoles en vue de vivre un peu moins mal; à partir de 1983/85, la riziculture se place au premier rang de ce type de spéculations. Dépendent des *karana* en raison de leurs faibles moyens financiers; dépendent des Timangaro en raison de leur faible.

- Petit noyau de *notables agriculteurs* qui ne sont pas liés à la bourgeoisie urbaine, mais interviennent à la périphérie de Morondava. Rôle réel en hausse au cours des vingt dernières années.

L'intérêt pour la riziculture de ces détenteurs du pouvoir local s'exprime par:

- . l'expulsion progressive des petits paysans des meilleures rizières de la zone et la mise en place d'un système de faire-valoir où domine le métayage,

- . la prise de contrôle sous des formes diverses (prêtes-nom, utilisation des réseaux de clientèle, association de pseudo-agriculteurs...) des associations d'usagers de l'eau,

- . des mesures de rétorsion (limitation de l'accès à l'eau, prises pirates, détournement de canaux secondaires ou tertiaires...) contre les villages qui échappent à leur contrôle.

A certaines époques (début des années soixante-dix, quand grandes espérances autour de la riziculture), stratégies des détenteurs du pouvoir local presque entièrement dirigées vers le contrôle de la riziculture moderne. A d'autres époques (fin des années quatre-vingt) désintérêt marqué. Attitudes discontinues qui mettent souvent les paysans en difficulté, mais confèrent aussi une certaine efficacité à leurs stratégies de "résistance" face aux avancées de la bourgeoisie urbaine dans l'activité rizicole.

(3). Une riziculture moderne qui n'est pas parvenue à s'imposer.

Opposer les difficultés "normales" (données récurrentes inscrites dans la longue durée) et des difficultés exceptionnelles (par exemple, dysfonctionnements liés au projet SODEMO, l'impacts du cyclone Cynthia de février 1991).

(3.1). Les difficultés récurrentes de la riziculture moderne.

Sans doute liées à trois causes principales:

a). Prévalence des problèmes techniques qui n'ont jamais été correctement résolus: ensablement des canaux, le bras nord sur lequel on avait branché les prises principales a vu son débit s'amenuiser d'année en année, dysfonctionnements divers... Aggravés par le mauvais entretien généralisé des installations.

b). Précarité entourant les formes de tenure foncière. Peu de communautés villageoises ont pu maintenir leurs droits ancestraux sur la terre dans les zones aménagées. Les rares exploitants directs sentent leurs droits menacés. Précarité qui ne se prête pas à une véritable prise en main de la production agricole par les petits paysans.

c). Les problèmes de gestion de l'eau sont particulièrement difficiles dans la zone aménagée: le paysannat riziculteur y est extrêmement hétérogène (diversité d'origine ethnique, ancienneté très variable de l'installation dans la zone, appartenance à de multiples réseaux de clientèle aux intérêts contradictoires, multiplicité des contentieux entre villages et, parfois, entre lignages, dans une zone marquée par l'ancienneté des problèmes fonciers et par la permanence d'une "guerre de l'eau"...). Faiblesse du "potentiel associatif".

(3.2). La dynamique d'échec liée au projet SODEMO.

Ambitions considérables du projet SODEMO au début des années soixante dix. Ces ambitions ont suscité la convoitise des tenants du pouvoir local. Déclenchement de stratégies parasitaires qui ont rapidement abouti à l'étouffement complet du système. Souligner que l'échec de la SODEMO dans ces conditions a été précédé par de l'échec dans des conditions similaires, de nombreux autres projets tout aussi grandioses (l'abattoir industriel de Bemanonga, l'orangerie modèle de Bezezika...). Il sera très probablement suivi d'autres échecs analogues (raffinerie de sucre d'Analaiva) reposant sur la même logique. Le projet, né d'une initiative extérieure, est "pris en mains" par les détenteurs du pouvoir local qui le détournent dans le sens de leurs intérêts les plus immédiats. Les dysfonctionnements qui en résultent condamnent le projet à plus ou moins longue échéance.

En l'occurrence, pour la SODEMO, la bourgeoisie urbaine a tenté de prendre en main le système par accaparements fonciers et contrôle des associations d'usagers de l'eau.

Dans ces associations, les plus forts ont toujours sans vergogne imposé leur point de vue, au mépris de toute équité:

. 86 "prises pirates" ont été imposées, en toute légalité par la bourgeoisie urbaine, y compris dans la zone "intermédiaire" où, en raison de sols extrêmement perméables, le projet avait proscrit la riziculture irriguée;

. l'amont l'emporte toujours sur l'aval.

Conséquences immédiates:

- gaspillage considérable d'eau alors que, pour des raisons techniques, l'ensemble du système assure le 1/3 des débits sur lesquels on comptait,
- "guerre de l'eau" dont les perdants sont toujours les petits paysans, et, surtout, ceux de l'aval;
- pas de maintenance des infra-structures (la majorité des petits usagers, mécontents, refusent de payer la redevance pour de l'eau qui leur parvient à peine; les gros usagers qui contrôlent le système de collecte des fonds se dispensent de payer...).

Dans ces conditions, les petits riziculteurs n'ont pas tardé à prendre leurs distances par rapport à une activité qui les lésait fortement. Beaucoup de migrants se sont retirés. La gestion anarchique de l'eau et l'absence de toute maintenance sérieuse ont progressivement mis aussi en difficulté les exploitations contrôlées par bourgeoisie urbaine et notables. La faillite de la SODEMO en 1986 a aggravé encore l'anarchie en poussant les plus cyniques et les plus puissants à agir encore plus fort et encore plus vite avant que le système ne s'effondre complètement.

En fait, cet effondrement est survenu plus vite encore qu'on ne l'attendait avec le cyclone Cynthia de février 1991.

(3.3). Le faux coup de grâce porté par le cyclone Cynthia.

Les destructions provoquées par Cynthia. Tout le réseau est cassé sur une quarantaine de kilomètres. Dommages extrêmement graves sur le barrage en amont du réseau. Aurait pu constituer le coup de grâce pour le système moderne de la vallée de Morondava. En fait, l'idée d'une réhabilitation, malgré sa lourdeur, s'est rapidement imposée (initiative de la coopération suisse et de la Caisse Française pour le Développement).

Dilemme:

. Si on ne fait rien, tous les investissements antérieurs sont perdus, l'exode des riziculteurs ruinés va affaiblir le potentiel productif de la région; la plupart d'entre eux vont se déplacer à quelques dizaines de kilomètres plus au nord pour cultiver de maïs et d'arachide sur brûlis forestier dans la grande forêt qui avait été très laborieusement protégée jusque là par l'action de la SAFCO (coopération suisse).

. Si on fait quelques chose: coût énorme, risque de reproduire une situation qui avait largement prouvé son inefficacité.

Ce qu'on a choisi de faire: réhabilitation de l'infrastructure sur la base de travaux à haute intensité de main d'oeuvre (programme FFW Morondava = 2000 personnes par jour payés en monnaie et en paddy) pendant plus de trois ans. Conditions posées par les bailleurs de fonds: résoudre avant la fin des travaux le problème de la gestion de l'eau et clarifier la situation foncière en favorisant les vrais paysans.

Situation concrète: nouvelles difficultés.

- quatre ans après le début des travaux, ceux-ci sont encore inachevés,

- la complexité de la situation foncière s'est encore aggravée:

. multiplicité des départs de paysans chassés par le manque d'eau qui ont vendu, prêté ou donné leurs teres dans des conditions peu claires, sans documents écrits,

. multiplicité des initiatives locales qui ont permis, à partir de diverses particularités naturelles, de réhabiliter de petits terroirs rizicoles qui ne pourront plus fonctionner quand l'ensemble du système sera redevenu opérationnel,

. anciennes rizières qui sont devenues des champs de maïs ou de pois du Cap et qui, dans le droit foncier sakalava, ne font plus l'objet de droits de même nature...

Surtout, nouvelles stratégies visant, une fois encore, à évincer les petits paysans du contrôle du système. Le centre de gravité de la lutte semble s'être déplacé: karana et timangaro n'occupent plus seuls le devant de la scène; montée en puissance des notables ruraux qui ont su habilement profiter de la longue transition imposée par la ruption du système d'irrigation pour augmenter leur emprise foncière et améliorer leurs réseaux de clientèle.